

A propos de « l'autre fille » d'Annie Ernaux

« Pour le courage et l'acuité clinique avec laquelle elle met à découvert les racines, les éloignements et les contraintes collectives de la mémoire personnelle » (comité norvégien du prix Nobel)

Tout d'abord, je pourrais souligner le plaisir que j'ai eu à lire ce texte, découvert à l'occasion de ce séminaire.

En premier lieu, j'y ai vu une œuvre, un texte formidable, d'une redoutable efficacité, dense, exhaustif, méthodique, sans pathos, écrit de main de maître...

J'y ai reconnu immédiatement et sans conteste le talent d'Annie Ernaux, son style, son propos et son procédé, quelque chose qui fait système.

J'en rappelle les grandes lignes : Annie Ernaux revendique une écriture neutre, « sans jugement, sans métaphore, sans comparaison romanesque », et un style « objectif, qui ne valorise ni ne dévalorise les faits racontés », cherchant ainsi à « rester dans la ligne des faits historiques, du document ». Elle revendique une « écriture plate »

Elle se situe dans une démarche sociologique qui tente de « retrouver la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle ». Selon elle, « l'intime est encore et toujours du social, parce qu'un *moi* pur, où les autres, les lois, l'histoire, ne seraient pas présents est inconcevable ».

« Je me considère très peu comme un être singulier, au sens d'absolument singulier, mais comme une somme d'expérience, de déterminations aussi, sociales, historiques, sexuelles, de langages, et continuellement en dialogue avec le monde (passé et présent), le tout formant, oui, forcément, une subjectivité unique. Mais je me sers de ma subjectivité pour retrouver, dévoiler les mécanismes ou des phénomènes plus généraux, collectifs. »

« Le "*Je*" que j'utilise me semble une forme impersonnelle, à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de "*l'autre*" qu'une parole de "*moi*" : une forme transpersonnelle en somme. Il ne constitue pas un moyen de m'autofictionner, mais de saisir, dans mon expérience, les signes d'une réalité ».

En 2003, elle crée le terme d'« autosociobiographie » (ou « auto-socio-biographie ») pour désigner le genre littéraire de son œuvre.

La démarche d'Annie Ernaux semble ainsi absolument aux antipodes de la psychanalyse. Elle n'en a pas besoin, elle y fait d'ailleurs référence dans le texte mais pour la critiquer.

Mais elle dit aussi : « écrire c'est une activité du présent d'abord, qui essaie de sauver le passé, mais pas seulement. Qui est aussi tournée vers l'avenir ». Ecrire, c'est en somme donner de l'avenir au passé ». Ce qui semble donc analogique au processus psychanalytique. Et tout, absolument tout dans son texte, que ce soient le thème ou les termes, et même le processus déployé, au sens d'écriture et d'analyse clinique, renvoie au paysage familial des psychanalystes ou de la psychanalyse. Il y a donc une contradiction qui interroge.

Si je reprends de façon chronologique, par ordre d'apparition dans le texte, il sera successivement question des points suivants :

- Dans la 1^{ère} partie : le récit, le déploiement du récit, les photos, les tombes, l'absence et la présence de l'absence, le secret, la scène du récit, les mots, les protagonistes, l'effet sur le corps, le signifiant gentille prélevé dans le discours maternel qui aura un effet

organisateur, l'effet d'après coup du récit sur l'avant récit, les rêves, la trace, la cause du récit, la mémoire...

- Dans la 2ème partie : un autre récit, l'autre, l'autre de l'autre, les événements de corps, la mort, la vie sous condition de la mort, l'intrication des 2 récits, l'orgueil et la culpabilité, la cause du désir d'écrire, le contre investissement du désir de mort, l'intrication amour/haine, le deuil, la loi du silence, la fiction commune, le lapsus, la mémoire, le mythe, le récit comme non récit, le désir de vivre, la place, le remplacement...
- Dans la 3ème partie : les images, la maison de l'enfance dans le souvenir et dans l'actualité, le commun, le même, la mort des parents, la séparation, l'adresse à l'autre...

Morceaux choisis, dans l'ordre du texte également : « tu portes le même patronyme que le mien mais tu n'es pas ma sœur, tu es l'absente, le secret » « il n'y a pas de temps entre toi et moi, il y a des mots qui n'ont jamais changé » « entre ma mère et moi, deux mots : plus gentille », « le récit qui profère la vérité et qui m'exclut », « il y a un autre récit, j'ai failli mourir » « si elle ne desserre pas les dents d'ici ce soir elle est perdue » « il fallait donc que tu meures à 6 ans pour que je vienne au monde et que je sois sauvée » « je n'écris pas parce que tu es morte, tu es morte pour que j'écrive » « t'écrire c'est te parler d'elle » « j'ai reçu le récit et la loi du silence » « ils me protégeaient aussi par leur silence » « je ne voulais donc pas savoir » « tu es l'anti langage » « je ne vivais pas dans leur douleur, je vivais dans ton absence » « je suis venue au monde parce que tu es morte et je t'ai remplacée » « je me souviens... je me revois » « lutter contre la longue vie des morts »...

Profusion de phrases, d'énoncés, de sentences, ciselées, coupantes, ne devant rien au hasard, travaillées à l'extrême, aux antipodes là aussi de la libre association... qui viendraient peut-être en contrepoint d'un vide, d'une absence. Qui réduiraient le lecteur au silence, un peu sidéré ? Quelle est la place du lecteur finalement ?

Alors comment en dire quelque chose ? Nous retrouverions nous en fait dans la même position qu'Annie Ernaux aux prises avec l'absente ? Comment entrer subjectivement dans une lecture de l'autre fille, dans l'après coup du récit ?

J'ai finalement dégagé quelques voies d'entrée :

- Ce texte peut-il être lu comme un cas clinique ou même pourrait-t-on s'autoriser une analyse clinique de l'auteur, à partir du texte ? Pourrait-on soutenir que l'écriture a une valeur thérapeutique pour Annie Ernaux, viendrait la soigner en quelque sorte, à son grand dam ? Elle récuse formellement cette approche.
- Qu'est-ce qui différencie un récit littéraire d'un récit issu du travail psychanalytique ? question finalement connexe à la première.
- Ce texte aurait-il quand même une valeur générale pour nous aider à saisir les effets du secret de famille, de son maintien ou de sa levée ?
- Ce texte peut-il nous dire quelque chose du désir, du parcours subjectif et de ses tenants et aboutissants, alors même que ce qui est requis par l'auteur c'est l'objectivité ? Et comment s'opère l'articulation entre effacement du singulier et universel, qui rappelons-le, est la ligne directrice d'Annie Ernaux ?
- Comment cette « langue économe d'affects pourtant déclenche chez celui qui la lit des déflagrations à couper le souffle » pour reprendre la très juste formulation de Fottorino ?

Je ne vais pas répondre à ces questions mais peut-être plutôt les réserver pour la discussion si vous le souhaitez. Je vais plutôt poser, de façon très ramassée, quelques jalons.

Peut-être ce livre sur le secret ou la levée du secret éclaire-t-il quelques secrets, sinon de la personnalité, du moins de l'écriture d'Annie Ernaux, une écriture comme nécessité, soutenue par un désir, qui s'origine dans son histoire, une écriture travail d'analyse et non pas de psychanalyse, contradictoire avec la psychanalyse, bien que le matériau en soit commun et peut-être aussi les conclusions.

Annie Ernaux est celle qui est venue après, se vivant en second, mais aussi celle qui aura toujours besoin d'être la première ; elle est celle que le secret a constituée, le silence protégée, silence rompu par le récit de l'autre puis par son écriture propre, subjective. Elle est celle qui vit sous la condition de la mort, n'éprouve ni deuil ni mélancolie, qui se défie de l'affect et en expurge son écriture. Elle semble toujours regarder au plus profond d'elle-même tout en s'en défendant. Celle qui se montre tout en prétendant s'effacer. Son écriture est un système totalisant, une machine de guerre, tranchante et délicate, admirable, qui suscite l'identification. Et c'est sans doute là que s'opère le miracle, à son insu peut-être, quand, à sa lecture, surgit un souvenir, survient une larme. Quand le « sociologique » résonne avec le plus intime.

Nadia Mammar

29 /01/23